

JEUDI

4 OCTOBRE 1832.

Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue d'Amboise, Barrière de Fer ; chez M. BARON, libraire, rue Clermont ; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique ; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique.

DEUXIÈME ANNÉE.

N° 91.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est ; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, franc de port.

LA GLANEUSE.

JOURNAL POPULAIRE.



Politique, Industrie, Littérature, Théâtres et Annonces.

La prison est le Séminaire des Patriotes.

RELATION

EXACTE ET VÉRIDIQUE

DU BANQUET GARNIER-PAGÉS,

PAR UN TÉMOIN DIGNE DE FOI.

Ce jour-là 30 septembre, à midi ; je etc., etc....
Ayant requis l'assistance de mes amis les plus exercés, je me suis dirigé au péril de ma vie, vers l'Elisée Lyonnais, où devaient avoir lieu d'horribles saturnales.

Primo, nous avons occupé toutes les avenues extérieures, et n'avons pas laissé un trou de rat, une jointure de planche, sans nous y placer en observation.

C'est alors que nous avons pu reconnaître sans pré-
vention, combien était sage le parti de tout observer de loin, avant de nous jeter au milieu de ces bêtes féroces.

Nous avons d'abord remarqué une grande activité au milieu de cette fourmillière d'assassins et de brigands, l'un enfonçait un grand pieu dans la terre, visiblement pour servir à empâler les victimes, l'autre allongeait des planches qu'il recouvrait ensuite de longs linceuls blancs, pour y étendre les suppliciés.

Quelques-uns, qui paraissaient les plus farouches, avaient des vestes blanches, des manches retroussées, à fin de pouvoir mettre jusqu'au coude leurs mains dans le sang ; ils portaient de grands tabliers qu'ils avaient relevés d'un seul côté, pour leur donner la forme triangulaire du couteau de la guillotine. N'ayant pu se procurer des bonnets rouges, ces misérables ils avaient des bonnets de coton blanc longs et pointus, penchés sur l'oreille gauche avec une affectation....

atroce. Un couteau large et affilé, dont la seule vue, faisait claquer les dents, pendait à leur ceinture.

C'étaient les sacrificateurs de ces antropophages, chargés de tuer, d'éventrer, d'écorcher, d'échauder, d'épiler, d'égorger, de dépécer, d'embrocher, de rotir, de bouillir, les petits enfans et surtout les jeunes filles, dont ces monstres font leur nourriture habituelle.

Et tout-à-coup j'ai entendu un cliquetis infernal, un grand bruit, qu'au premier abord on pouvait prendre pour celui des verres, des assiettes, des couteaux, des fourchettes, mais qui était en réalité, celui des scies, des tenailles, des trappes, des roues, chevalets, dents de fer, coins à casser les jambes, et autres instrumens de supplice.

Pendant que l'on préparait l'horrible festin, on voyait tous ces cannibales, se promener de long en large, dans les allées de l'Elisée comme les Hyènes et les Panthères, dans leur cage de fer.

S'ils se promenaient plusieurs ensemble, ils tramaient visiblement une conspiration, s'ils se promenaient seuls, ils méditaient un régicide.

Ceux qui pensaient ne pouvaient penser qu'à des idées de crimes ; ceux qui ne pensaient pas du tout, c'est qu'ils étaient fatigués d'y penser.

S'ils levaient les yeux au ciel, c'était pour le braver ; s'ils les baissaient vers la terre, c'était pour invoquer l'enfer à leur secours.

Et toutefois ces monstres faisaient si bien semblant de rien, qu'on eût pu les prendre pour de parfaits honnêtes gens.

A un signal mystérieusement donné, et qui les a fait épouvantablement sourire, tous se sont dirigés autour d'un échafaud drapé de blanc, de bleu et de rouge, et

nous les avons vu , de nos propres yeux vus , ce qu'on appelle vus..... se mettre à table , sans dire leur bénédictité !!!.....

Ce fut alors que jugeant l'instant favorable , je trompai la surveillance des deux cerbères placés à l'entrée de l'enceinte , et parvins à me glisser dans ce lieu de malédiction , il me fut facile d'apercevoir que l'un de ces cerbères devait avoir un triple ratelier de dents.

Quant à l'autre , c'était à peine si son pantalon pouvait contenir et cacher une énorme queue de serpent à sonnette , qu'il avait été forcé d'entortiller au tour de sa jambe.

Je fis hardiment dans l'enceinte , un pas , puis deux , puis trois , puis quatre , évitant d'être reconnu , et singeant , comme ces gueux là , les airs d'honnête homme ; et m'étant approché de leur horrible festin , j'ai vu , non pas deux rangs , comme l'ont dit nos amis du *Courrier de Lyon* , mais bien six rangs de table ; non pas douze cents , mais bien deux mille antropophages.

Au bout d'une table était une énorme flaque de sang. Les menteurs ,.... ils disaient autour de moi que cette tache rouge ne provenait que d'un flacon de vin renversé , mais je ne fus pas dupe de cette grossière imposture.

Tous ces gens semblaient embarrassés pour se servir des fourchettes et des verres , habitués qu'ils sont à déchiqnet les viandes crues avec leurs ongles et à boire dans des crânes humains.

Leurs bouteilles , restées presque pleines , loin de témoigner de leur tempérance , n'étaient qu'une preuve de plus que les républicains ne peuvent pas souffrir d'autre boisson que le sang.

J'étais au moment de défaillir quand on m'a forcé d'avaler un morceau de cuisse , qu'il me semblait voir remuer ; j'étais mort si je n'eusse aperçu à temps , un tout petit bout de queue , qui m'a rassuré.

Ce morceau là , au moins , était un gigot de mouton , Mais tout le reste était évidemment de la chair humaine.

Une musique d'enfer faisait entendre des sons lugubres , imitant le râle des mourans , le bruit des chaînes , le grincement des dents , le craquement des os....

Une espèce de tribune , qu'en réalité n'était qu'un échafaud , s'élevait au milieu de cette assemblée de cannibales , des figures pâles et sataniques s'y succédaient , là , chacun venait gesticuler et vociférer d'abominables choses. La foule battait des mains et poussait de grands cris.

Le soir ces misérables avaient communiqué à toute la population leur frénésie révolutionnaire. On chantait dans les rues , on chantait dans les cafés , on chantait au spectacle , on chantait partout une chanson qu'ils appellent la *Marseillaise* , et qui est bien ce qu'il y a au monde de plus atroce.

O monarchie ! monarchie !

M. CHOSE.

LOGE AU MOIS ET A LA NUIT.

M. Chose vient de découvrir un nouveau moyen de gagner de l'argent ; oh ! mais un moyen parfait , délicieux.

On crierait , c'est sûr , on va encore l'appeler vieil avaré , vieil usurier , vieux fesse-mathieu , eh bien , *qu'il qu'il lui fait* , pourvu qu'il y trouve son bénéfice... Car , comme dit c't autre , il vaut mieux faire envie que pitié.

Avec les cent mille francs qu'il retient à Poulot sur la pension qu'il lui fait donner , il va faire construire des corps de logis qu'il louera bien cher aux provinciaux et aux étrangers. Hen ! que dites-vous de celui-là ! Il avait d'abord eu envie de faire des boutiques de toutes les salles basses , mais la boutique ne va plus maintenant. les émeutes et les bousingots l'ont tuée.

M. Chose va donc ouvrir un hôtel-garni , destiné plus particulièrement à ces dindons de solliciteurs.

Les *Périer* lui fourniront du charbon , et *Ganneron* de la chandelle.

Thiers battra les habits et prendra soin des portes-manteaux ; — *Lobeau* arrosera et balayera les chambres ; — *Roqueplan* et *Barthélemy* cireront les bottes ; — *M. Chose* se charge du pansement de chevaux ; quant au lavage de la vaisselle , il confiera ce soin à *Schonen* et *Mahul* , et , si ce personnel n'est pas assez considérable , il y a encore *Persil* , *Gisquet* , *Talivet* , *Barthe* , et une foule d'autres qui savent se plier à tout.

— Il y a plus , c'est que si cet essai réussit , de tous ses châteaux , de ses campagnes , il fera des maisons de santé , et par là il doit tripler ses revenus.

En attendant nous vous recommandons l'hôtel-garni de *M. Chose*.

(historique.)

LES FILLES DU PROSCRIT.

Il en a tant proscrit ce roi des deux Castilles !
Vieux soldat des Cortès , lui doit l'être à son tour.
A présent il mendie , et ses deux jeunes filles
Dans un pauvre grenier attendent son retour.
L'une disait , ma sœur , je suis toute tremblante ,
Pour allumer le feu nous n'avons plus de bois :
Viens t'asseoir près de moi , couvre-moi sous ta mante ,
Aux pays étrangers les hyvers sont si froids !

Puis chacune en pleurant s'écrie :
Ah ! reconduisez-nous , bon Dieu ,
Dans notre douce Andalousie ,
Où l'air est pur et le ciel bleu.

Ma sœur , en traversant le jardin de la ville ,
N'as-tu pas vu jouer tous les enfans français ?
Malgré le froid pour eux la joie est bien facile ;
Ils ont de beaux habits , des manteaux écossais :
Les nôtres maintenant sont tachés par la boue ,
Plus noirs que ces tilleuls de feuilles dépouillés :
On voit ta jambe à nu sous un bas qui se troue ,
Dans des souliers trop vieux mes pieds sont tout mouillés.

Puis chacune en pleurant s'écrie :
Ah ! reconduisez-nous , bon Dieu ,
Dans notre douce Andalousie ,
Où l'air est pur et le ciel bleu.

Qu'ils étaient gais , ma sœur , (ils parlaient d'une fête ,)
Les fruits et les gâteaux étaient déjà promis ,
Ce jour près d'un bon feu la table sera prête ,
Ils devaient inviter tous leurs petits amis :
Mais nous , pauvres enfans , nous ne verrons personne ,
A la table du pauvre on ne vient pas s'asseoir ,
Un visage est hideux quand la faim le sillonne
Des yeux rouge de pleurs sont si tristes à voir !
Puis chacune en pleurant s'écrie :

Ah ! reconduisez-nous, bon Dieu,
 Dans notre douce Andalousie,
 Où l'air est pur et le ciel bleu.

Oh ! oui, nous t'en prions, fais-nous revoir l'Espagne,
 Pays des beaux soleils, par nous tant regretté.
 Ses bois et ses valons, et la jeune compagne
 Qui savait dans nos yeux apporter la gaieté.
 Tout était joie alors, point de crainte importune
 Ne troublait les beaux jours que nous avons perdus,
 De notre père, à qui souriait la fortune,
 Aucun de nos désirs n'éprouvait de refus.

Puis chacune en pleurant s'écrie :
 Ah ! reconduisez-nous, bon Dieu,
 Dans notre douce Andalousie,
 Où l'air est pur et le ciel bleu.

Dans l'hiver ses amis, troupe aimable et joyeuse,
 Aux fêtes qu'il donnait couraient tous empressés,
 Et nous par cette foule à lui plaire envieuse,
 Enfants chéris combien nous étions caressés;
 Quand venait du printemps les fruits et la verdure,
 Nous courions dans les champs sur les côtes fleuris;
 Un charme alors régnait sur toute la nature,
 Qu'on ne retrouve plus dans ce triste pays.

Puis chacune en pleurant s'écrie :
 Ah ! reconduisez-nous, bon Dieu,
 Dans notre douce Andalousie,
 Où l'air est pur et le ciel bleu.

D'un bonheur qui n'est plus le souvenir attristé,
 Notre père, ma sœur, sera bientôt rentré,
 Plus de larmes, tu sais combien il devient triste
 Quand il voit à nos yeux que nous avons pleuré.
 Leur père vient alors, il paraissait sourire,
 Une lueur d'espoir animait son regard :
 L'enfance est si crédule au bien qu'elle désire,
 Que déjà toutes deux s'attendaient au départ.

Et chacune en riant s'écrie :
 Nous allons retourner, bon Dieu,
 Dans notre douce Andalousie,
 Où l'air est pur et le ciel bleu.

Pas encore, du sort mais la rigueur s'apaise :
 Une femme ! toujours ses bienfaits sont cachés,
 Vous priez seulement pour la dame française,
 Dieu connaît ceux par qui des pleurs furent séchés.
 Tenez enfants voici ce qu'elle vous destine ;
 Et les deux jeunes sœurs, contemplant leurs cadeaux,
 Se livraient aux transports d'une joie enfantine,
 Tant cet âge aisément est oublieux des maux.

Et chacune en pleurant s'écrie :
 Ah ! reconduisez-nous, bon Dieu,
 Dans notre douce Andalousie,
 Où l'air est pur et le ciel bleu.

F....

DIALOGUE

ENTRE M. DUMONT, FABRICANT, ET NAVETTE,
 OUVRIER EN SOIE.

M. Dumont. Bonjour, Navette.

Navette. Votre serviteur, M. Dumont.

M. Dumont. Je t'ai vu avec plaisir au banquet offert
 à Garnier-Pagès.

Navette. Pardienne ! l'pus souvent que j'y aurais man-
 qué.

M. Dumont. Eh bien ! que penses-tu de ce député ?

Navette. J' pense qu' c'est un fameux lapin, tout d'

même, et qu'il lui a pas maché son affaire au gouver-
 nement. C'est pas comme c' t'autre qu'on appelle ta-
 bouret, Chaise, Barrot, enfin n'importe. Tant il est
 vrai qu'on dit comm' ça qu' c'est un gaillard qu' est
 rusé, qui barguigne et qui tourne autour du pot, tandis
 qu' c' brave Garnier-Pagès ! Dieu de Dieu ! Il leur y a
 pas dit c'est ceci, c'est cela, mais tout de suite et sans se
 gêner, il leurs y a dit v'la ce qu' c'est.

M. Dumont. As-tu bien compris la portée de son dis-
 cours.

Navette. Ah ! j'crois ben, j'en ai pas perdu un mot.
 D'abord, il nous a dit que le gouvernement l'haïssait,
 parce qu'il est homme du peuple et décoré de juillet.

Il nous a ensuite parlé de l'avenir qu'est pas du tout le
 même que celui du gouvernement, puisqu'il paraît que
 dans cet avenir les programmes et les promesses ne
 seront plus des frimes ; et puis après il a dit que l' gou-
 vernement avait pas le temps de s'occuper du peuple et
 qu'il l'avait dans le dos, et c'est pas poli du tout de la
 part du gouvernement, car enfin n'est-ce pas le peuple
 qui s'a fait tuer pour lui ; il a dit ensuite qu'il y aurait
 jamais d'ordre que quand ce serait tout l' monde qui
 nommerait l'gouvernement, parce qu'alors si l' gouver-
 nement fait des brioches ; tout l'monde peut lui dire :
 Gouvernement, mon ami, vous faites des brioches, ça
 ne nous va pas du tout. Et crac, sans recevoir ni talo-
 ches, ni coups de fusil, tout l' monde choisit un autre
 gouvernement, ce qu' est pas du tout bête.

C'est surtout quand c' brave député nous a parlé de
 la Pologne, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne et
 de la Belgique. Une supposition, qu'il nous a dit, que
 vous verriez deux hommes qui se battent et qu' le pus
 faible, excité par vous, le batisse dans votre intérêt, est-ce
 que vous seriez pas un grand misérable si vous restiez
 là les bras croisés. Eh ben, lorsque tous ces peuples s'a
 battu pour la liberté, c'était nous qui leurs avions donné
 l'exemple, et si nous les avons laissé égorger nous som-
 mes des guerdins, mais c'est l' gouvernement qu' a fait
 faire c'te guerdinerie.

Et pis qu'il a dit, en finissant, la nation ne peut pas
 périr et si l'gouvernement nous fait monter la moutarde
 au nez, nous se ressouviendrons du passé, nous briserons
 le présent, et enfoncé..... l' juste-milieu. Et pis c'est
 tout.

M. Dumont. C'est bien, mon ami. Je vois que tu as
 compris ce que nous a dit notre jeune député. Mais dis-
 moi ce qui t'a le plus étonné dans cette fête patriotique.

Navette. Ma foi, monsieur, s'il faut être franc, j'ai été
 surpris de vous y voir.

M. Dumont. Comment ?

Navette. Vous avez sans doute oublié les événemens
 de novembre ; vous étiez dans la garde nationale, et moi
 je me battais avec les ouvriers, comme de juste. Nous
 fûmes blessés dans la même journée, et je ne m'atten-
 dais pas alors qu'avant un an nous trinquerions en-
 semble.

M. Dumont. Si nous avons pris les armes contre vous,
 si une lutte sanglante s'est engagée, ce n'est pas nous
 qu'il faut accuser.

Navette. Oh ! je le sais ben, c'était encore une guerdini-

nerie du gouvernement. Mais faut pus penser à ça. Aussi bien vous nous avez promis qu'il y avait plus de rancune. J'ai vu au banquet beaucoup de fabricans qui pressaient la main des ouvriers, trinquaient avec eux, et je m'ai rappelé ce que nous avait dit ce brave député du *présent*, de *l'avenir*; et je m'ai dit, pisque nous v'la tous d'accord, enfoncé les droits de quelques-uns et vive la *souveraineté nationale*.

Lyon.

LES SEPT CONTES NOIRS.

PAR M. LOUIS COUAILHAC.

Quand notre jeune concitoyen, déjà si avantageusement connu par son Recueil de poésies, publia ses SEPT CONTES NOIRS, la GLANEUSE était encore sous le poids d'une odieuse accusation, maintenant que justice lui est rendue, elle prendra à tâche de suivre le cours de la nouvelle littérature et se hâte de réparer son silence.

Nous ne saurions trop recommander l'œuvre de M. Couailhac, sans avoir une portée morale bien haute, ses Contes sont des esquisses fidèles de notre société; sa phrase est pure et colorée, il pétillie d'images poétiques. Tout le monde aimera la naïveté caractéristique de son ESPAGNOL. Son Méphistophélès est une plaque infamante où il flétrit justement dans Armand les horribles manœuvres de la police. Nous citerons surtout son PARRIA qui fait exception par le talent d'observation avec lequel il est traité. Mais, nous le répétons, cet ouvrage manque de fond, ce sont des jetées éclatantes. Nous ne terminerons pas sans rendre hommage au patriotisme éclairé qui anime chaque page et dénonce les amères turpitudes du pouvoir. Espérons que M. Couailhac, qui s'est assuré un des premiers rangs parmi nos littérateurs, ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

Le conseil des Prud'hommes s'assemble aujourd'hui à l'Hôtel-de-Ville, dans la salle Henri IV. Il s'agit, nous assure-t-on, de prononcer sur une question du plus haut intérêt, puisqu'elle repose sur un principe sacré, celui de la libre défense. Nous rendrons compte de cette séance dans notre prochain numéro.

Les débuts se pressent aux deux théâtres, et nous sommes bien en retard avec les débutans. Le temps nous manque aujourd'hui, mais dimanche nous solderons notre arriéré. Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à réparer un oubli. En rendant compte de la première représentation du Grand-Théâtre, nous avons oublié de dire que Delacroix avait été accueilli par une double salve d'applaudissemens. C'était justice.

A dimanche donc notre revue dramatique.

M. Lacombe nous adresse la lettre suivante, que nous ne croyons pouvoir refuser d'imprimer. Les antécédens de M. Lacombe, à notre égard, nous feraient trop craindre que l'on attribuât ce refus à un esprit de rancune.

Nous profitons de cette circonstance pour prévenir nos concitoyens que les bornes de notre journal, et sa spécialité, ne nous permettent plus à l'avenir d'admettre de pareilles réclamations.

Lyon, le 2 octobre 1852.

A Monsieur le Rédacteur de la GLANEUSE.

Monsieur,

Dans mon gros bon sens d'ouvrier, je ne me trouve pas assez de perspicacité pour rien comprendre aux diverses classifications, entre

lesquelles, trop malheureusement, des gens faits pour se donner la main se divisent. Tout ce que je puis dire, c'est que tant que mon bras pourra porter un fusil et mes dents déchirer une cartouche, ce sera pour mon pays... Arrière les traitres, les peureux, les ambitieux à quelque fraction du libéralisme que d'ailleurs ils se disent appartenir.... Je crois avoir fait mes preuves, et franchement, je le dis avec une conviction profonde, je n'entends rien aux catégories, ce mot me fait penser à 1815 et à Labourdonnay : il se doit résumer à du sang, j'y vois quelque chose qui signifie GUERRE CIVILE.

Des gens soudoyés, vendus, achetés par les ennemis de la liberté et des patriotes, répètent depuis assez long-temps que je suis un agent secret de la police; vous savez, monsieur, que ça s'appelle un MOUTCHARD. Je dirai plus : la police, ce mostre qui pèse sur la révolution de juillet, comme un cauchemar pénible, la police qui s'attache au sein de la société nouvelle comme un chancre hideux et rougeur, je le sais, n'est point étrangère à cette calomnie infâme qui se débite sur mon compte.

Je donne le démenti le plus solennel à tous ceux dont la langue impure invente ou répète cette infamie; mon défi s'adresse et à la police et à mes ennemis, qu'ils cherchent des preuves, ou seulement des présomptions fondées et je me tiens pour convaincu; mais aussi, je prévien mes calomniateurs en lesquels je ne dois voir que des ennemis personnels que ce ne sera plus dans les journaux que je les défierai : s'ils persistent à me vouloir souiller du titre ignoble qu'ils se plaisent à me donner, je ne les prie que d'une chose, c'est de me le dire en face, je verrai s'ils ont du courage.....

J'ai l'honneur d'être, en vous priant d'insérer ma lettre dans votre plus prochain numéro, votre très humble serviteur.

LACOMBE.



GLANE.

M. Chose n'aime le laurier que dans les sauces.

— Ce qui est rare est cher. Or, un gouvernement à bon marché est rare; donc, un gouvernement à bon marché est cher.

— On parle de la dissolution du ministère; qu'aurons-nous gagné lorsque nous aurons des ministres dissolus.

— La Belgique est en ce moment entre la poire et le fromage.

— Après le banquet Garnier-Pagès, nous ne connaissons que les rédacteurs du COURRIER DE LYON qui osent s'avouer juste-milieu.

— Le ministère tombe en dissolution. Il y a bien long-temps qu'il sentait mauvais.

— Le juste-milieu et le mouvement se tournent le dos : c'est que l'un marche et l'autre rétrograde.

— Ferdinand VII a fait une fausse joie à tout son peuple.

— Ferdinand VII n'est pas mort ! — QUÉ QUE ÇA M'FAIT A MOI, que ce soit Ferdinand VII ou don Carlos qui soit sire d'Espagne.

— M. Chose représente la France comme un zéro représente le budget.

— Nous allons avoir Dupin au ministère, — quelle brioche !

Le prix des insertions est de 25 cent. la ligne.

Annonces.

— On demande plusieurs jeunes gens, connaissant bien le français, pour apprentis imprimeurs, s'adresser à l'imprimerie de ce journal.

J. A. GRANIER, Gérant.